Marcel GARNIER

7 rue Lemasson-Henrion

MORET/LOING 77

--

28 Septembre 1969

Monsieur Arthur RUBINSTEIN

aux soins de l'O.R.T.F.

75 PARIS

Monsieur,

J'ai eu la joie de vous voir et de vous entendre hier,après-midi à la Télévision,émission trop courte,mais heureusement terminée avec l'apparition d'un visage souriant,jeune,clair,digne d'être de vous et de partager votre gloire.

Je souhaite,Monsieur,que de longues années encore vous ayez le bonheur de le garder auprès de vous. Depuis 12 ans,cela m'a été refusé, Mais le souvenir est là,toujours présent,fidèle,doux et parfois cruel.

Qui suis-je? Un poète entrant ce soir dans sa quatre-vingtième année,un ami sincère et respectueux des Maîtres que vous avez,Maître vous-même,interprétés avec talent.

Mon histoire,comme la vôtre,est un conte de fée dont je doute parfois car j'ai quitté l'école à douze ans,mon foyer à quatorze,afin de venir travailler à Paris,tout seul dans cette grande ville où j'ai souvent pleuré.

La guerre 14/18 m'y prit. Blessé en 18,démobilisé en 19,j'entrai comme couvreur-plombier,dans une entreprise de Moret/Loing.

Le désir d'écrire ce que je ressentais me tenait,mais il y a loin de la couverture aux Lettres et l'échelle littéraire est plus difficile à monter que celle à coulisse.

En 1935 ,sans la connaître,j'adressai quelques poèmes à une actrice de la Comédie-Française et je reçus cette réponse:

" Vous êtes un poète,un <u>vrai</u> et je vous interprète aux Français.

Huit rappels et présentation au Directeur. Puis Salle Chopin,Radio,etc.

En 1942,ma première pièce fut jouée au Vieux-Colombier et en province. 6 autre suivirent et j'abordai le roman avec succès.

Transcrit en Braille pour les aveugles,traduit en langues étrangères, prix Max du Veuzit décerné par les Gens de Lettres à l'auteur du roman

le plus reproduit au cours des 4 dernières années,prix de la ville de Nice,etc; 217 journaux à ce jour ont reproduit mes ouvrages.

Je prends la liberté d'en adresser un à Madame RUBINSTEIN étant certain qu'après la lecture de ces portraits,mes bêtes,esclaves des humains,auront une aide de plus.

A ce livre je joins quelques poèmes,pris parmi des centaines d'autres car j'écris toujours comme si j'avais encore 40 ans à vivre! Confiance en soi! Tout est là!

Je fuis les humains et demeure dans mon jardin. J'attends l'aube, le midi,le crépuscule,la nuit majestueuse et le chant divin du rossignol! Je regarde le ciel étoilé et suis mon minuscule ami,le ver luisant, avec son feu vert au coin de l'allée semblant me dire : Passez le piéton!

L'hiver,lorsque fourmis,abeilles,papillons et autres insectes sont endormis,un bon feu de bois flambe dans ma cheminée et je ravitaille pinsons,mésanges,roitelets,bouvreuils,etc.

Au revoir,Monsieur. Bonne santé surtout et,du vieux poète que je crois être,au jeune Maestro que vous êtes,j'adresse mes bons et meilleurs sentiments.

Dauvis

E R R A R E H U M A N U M E S T

A la toujoursjeune
DAME du quai de Conti
respectueux hommage d'un ami des Bêtes.

Madame,je suis très âgé
Et,par vous,bien des soucis j'ai
Car en vous avouant ma flamme
Et mon désir,pauvre couvreur,
J'ai commis une lourde erreur!
Acceptez donc cette épigramme.

Oui,je m'en veux d'avoir osé
Et entre vos mains déposé
Mon extravagante démarche!
J'espérais avoir un fauteuil,
Mais dus me contenter du seuil,
Rugueux,de la première marche!

Vos gardiens,paraît-il gens bons,
De mes écrits sont furibonds
Et veulent me casser la.....
Pour ma Ballade au quai Conti,
Je le sais! J'en suis averti!
Mais de gueule n'ai...qu'une seule!

J'espérais,maintenant j'en ris,
Avoir,de vous,un mini-prix
Offert à ce pêcheur de Lunç,
Or,tous les prix ont été pris.
Je n'ai que celui du mépris!...
Les Quarante ont de la rancune!

Madame,alors,pardonnez-moi,
Je croyais que sous votre toit,
On prenait aussi des poètes!
Je ne recommencerai plus
A vouloir,dans votre Institut,
Faire entrer un homme...et ses Bêtes!

Ce pardon nous le demandons
Pour le berger et ses moutons,
Le coq,sa poule et l'hirondelle.
De leur ami ayez pitié,
Afin que tout soit oublié
Et,mieux,effacé d'un coup d'aile.

Alors dans le plus grand secret,
La nuit,le poète discret,
Conduisant sa ménagerie,
Viendra vers vous,ma mie au gué!
Au vingt et trois du Conti-Quai,
Contempler votre...Académie!

N'en dites rien,car ces Messieurs,
Immortels ...qu'on dit sérieux,
Prendraient ceci comme une offense
Et le vieux poète,incompris,
Aurait simplement,comme prix...
Un bout de corde...et la potence!

Marcel GARNIER

A MA PLUME

Sur cette page s'arrêtant,
Son tout petit bec hésitant,
Ma plume,obéissante,attend,
Avant d'écrire,
Les mots,ces pauvres mots connus,
Et,désormais inattendus,
Déchirés avant d'être lus,
Dans un sourire.

D'elle je suis toujours épris,
Et son coeur ne m'a pas compris.
Allons,maplume écris,écris,
Ce que je n'ose.
Dis-lui,veux-tu,que je suis las,
Que je souffre et lui tends les bras.
Non,non,attends! Ne lui dis pas.
Trouve autre chose.

Si,parle-lui de ses cheveux,
De la profondeur de ses yeux,
De son doux regard,si tu veux
De ses mains blanches,
De la pureté de son teint,
Du beau rêve jamais atteint,
Du hameau qu'on voit au lointain,
Parmi les branches.

Dis lui qu'elle est belle,dis-lui,
Qu'hier et bien plus,aujourd'hui
Sa troublante image me suit
Dans ce poème
Et si tu me crois oublié
Alors écris mon amitié
Et,demandant quelque pitié,
Dis que je l'aime.

MA VIEILLE MAISON

Adossée au grand parc,à l'ombre des sapins,
Je revois ton vieux toit noirci par la fumée,
Ton toit où je lançais avec d'autres gamins,
Des cailloux sur la haute et large cheminée.
La mousse le parait de gros cabochons verts
Et des fleurs y prenaient racine entre les tuiles.
O ma vieille maison bravant les durs hivers,
En toi nous vivions heureux et si tranquilles!
Je revois le rosier montant au long du mur,
Le fuschia,rouge et blanc,orgueil de mon grand père,
La vigne où je volais des grains de raisin mûr,
La capucine en fleur grimpant sur la barrière.
Dans un coin du jardin,bien à l'abri du nord,
La ruche sommeillait sous sa cape,trapue,
Et dans le clair soleil,comme des balles d'or,
Les abeilles montaient se perdre dans la nue.
Sur la haie,en plein vent,notre linge séchait.
J'entends les draps,rugueux,claquer contre les branches,
Et là,sur ce pommier,ma grand'-mère attachait
Ses fragiles bonnets aux larges brides blanches.
- Et maintenant,Plus rien!. Les parents sont là-bas
Et reposent en paix. La maison n'a plus d'âme,
Plus de rires,de cris et plus de bruits de pas!..
Les volets sont fermés,le foyer est sans flamme.
Un contrevent,ici,pend lamentablement
Arraché de ses gonds,un jour,par un orage.
L'eau suinte au long du mur,s'infiltrant lentement
Et chaque heure,un peu plus,le temps fait son ouvrage.
O paisible maison,tu vas finir sans bruit
Et mourir doucement comme tes anciens maîtres.
Le silence te ronge et,dans toi,c'est la nuit.
On a fermé tes yeux en fermant tes fenêtres.
Tu tremble sous la pluie et la bise du nord
Et les vents,furieux,font craquer ta charpente.
Ce qui vivait en toi depuis des ans est mort,
C'est ton tour maintenant...allons,va,suis la pente!
L'herbe a scellé la porte qu'on n'ouvrira plus.
A l'escalier mousseux une ronce s'accroche,
La ronce qui se traîne et grimpe du talus
Pour défendre ton seuil et griffer qui s'approche!
Plus de chants,plus d'oiseaux,plus de nids au jardin!
Tu vas finir en paix au milieu du silence
Et tu t'affaisseras,bientôt,un beau matin
A l'heure où dans le ciel,clair,l'angélus s'élance.

Marcel GARNIER

C A M P A G N E

Revois-tu,mon amour,ce dimanche à Meudon?
Comme l'air était pur et comme il faisait bon?
Tu te tenais vers moi,serrée,
Regardant à la dérobée
Si quelqu'un ne nous suivait pas.
Des cailloux roulaient sous nos pas,
Dans un sentier fait pour les chèvres
Et quand,parfois,tu trébuchais,
Te retenant,je saisissais,
Cette joie...effleurer tes lèvres.
Je revois le ruisseau,l'eau claire,
Ta robe blanche et si légère,
Les fleurs des champs et les lilas,
Que tu tenais entre tes bras,
Comme une moisson printanière.
Le soleil offrait sa lumière
Puis,indiscrets,tous ses rayons
Se glissaient dans tes cheveux blonds,
Tandis que tes soeurs,les abeilles,
Gouttes d'or aux ailes vermeilles,
Arrêtaient leur vol un instant,
Pour toi,leur reine,en ce printemps.
Te souviens-tu de la chaumière?
Mais si...tout près de la clairière,
Le bon pain,les pommes,les noix,
Les premières fraises des bois,
Et le lait pur et chaud des chèvres
Et la mousse blanche à tes lèvres?
Je revois tout,les prés,les champs,
J'entends tes rires et tes chants,
Les frémissements,les bruits d'ailes
Des ramiers et des tourterelles,
Tous les oiseaux,les papillons,
Ivres d'azur et de rayons,
Et dans ce jour heureux,de bonheur d'allégresse,
Toi!..mon amie...et ta jeunesse!

LE CHOEUR des CERFS....à leurs SAIGNEURS!

à Pierre PELLERIN,
Rédacteur en Chef de
BETES et NATURE,
hommage d'un ami des BETES.

Un vieux cerf éprouvé par tant de rudes chasses,
Ayant lassé les chiens,la mort et ses menaces,
A fondé,pourquoi pas? des cerfs...le syndicat!
Or,serait-il le seul,ce jour,en notre état,
A défendre sa vie,au temps des républiques,
Contre des gens armés de dagues ou de piques?
Si l'homme,dit le cerf,est assez sot encor,
Pour se battre et mourir pour un fictif trésor,
Nous,calmes habitants de notre forêt sombre,
Nous ne demandons rien...que le soleil et l'ombre,
La mousse pour dormir et,sans vous déranger,
Quelques herbes,c'est tout,pour un repas léger.
Nous viendrions vers vous,si,votre main tendue
Nous apportait la paix et non l'arme inconnue,
Toujours prête à servir,sous la meute des chiens,
Des chiens bénis,hélas! comme de bons chrétiens!
Je ne m'étendrai pas sur la coutume ancienne,
Sur le droit de tuer,qu'a pris la race humaine,
Mais,nous,les pauvres cerfs,qu'avons-nous fait de mal
Pour être assassinés,sans qu'aucun tribunal,
Ne puisse condamner les auteurs de ces crimes
Qui,se perpétuant,de régime en régimes,

Avec coqs et pigeons,alouettes,taureaux,
Ont fait de vous,humains,de vulgaires bourreaux!
Or,ne craignez-vous Pas [redacted],bonnes gens de noblesse,
Que,Là Haut,quelque jour,cette chose vous blesse
Et vous ferme,à jamais,l'accès du Paradis
Qui deviendra,pour vous,un séjour interdit?
Vous avez d'autres jeux sur notre vieille sphère,
Pour ne point,par plaisir,nous déclarer la guerre?
Laissez-nous,s'il vous plaît,vivre dans nos forêts
Et,venant près de vous,confiants et discrets,
Vous tendant notre patte et,plus,courbant nos têtes,
Espérer l'amitié des hommes...pour les Bêtes!

22 square de l'avenue Foch
Paris 16e

17 Octobre1969

Monsieur Marcel Garnier
7 rue Lemasson Henrion
77 Moret s/Loing

Monsieur,

Je ne suis pas jaloux ,je remplace donc ma femme ,timidement, pour vous remercier de votre lettre du 29 Septembre, du livre et de vos poèmes,que j'apprecie beaucoup, qui me paraissent les dignes cousins de la musique.

Je vous félicité de votre merveilleuse carrière après un début aussi triste et difficile.

J'espère bien qu'un de ces Messieurs du Quai Conti aura la grâce de mourir bientôt, pour vous permettre de prendre sa place, et ce sera justice.

Je vous prie d'agréer, Monsieur, l'expression de mes sentiments distingués.

A. Rubinstein